

Médias et nouvelles technologies : le journaliste pressé

Christophe Deleu

*Chargé de recherche
à l'École supérieure de journalisme de Lille
et producteur à France Culture*

*La femme : Qu'est-ce qui vous a attiré
chez moi?*

L'homme : Votre façon de vous ennuyer.

(extrait du film Hiroshima, mon
amour d'Alain Resnais, scénario de
Marguerite Duras)

La notion de vitesse est intrinsèquement liée au développement des médias. « Informer vite et bien » est devenu un des principes élémentaires du journalisme. Pourtant, aujourd'hui, ces deux qualités ne vont plus forcément de pair. Une information publiée ou diffusée trop vite est souvent une information inexacte ou approximative. La vitesse médiatique est ainsi souvent dénoncée : en 1996, le groupe de réflexion réuni par le Centre de recherche de l'École supérieure de journalisme de Lille a mis en avant, comme phénomène majeur, que « la plupart des professionnels ont le sentiment de ne plus pouvoir travailler que dans l'urgence, sinon dans la précipitation ». ¹ Comment expliquer cette accélération dans le processus de production de l'information ? Le journalisme n'est-il pas forcément lié au concept de vitesse ? Les médias n'ont-ils pas toujours recherché davantage de rapidité dans la diffusion de l'information ? Les journalistes ont-ils eu un jour le sentiment de travailler plus lentement ?

La vitesse, un concept récent

Pour comprendre l'importance de la vitesse dans le développement des médias, il est nécessaire de rappeler la naissance du concept de vitesse et son influence sur la société française. Le concept de vitesse est apparu au XVI^e siècle. Galilée modifie notre regard sur le monde avec la loi sur la chute des corps. Christophe Tison, écrivain, explique « que la vitesse expulse la Terre du centre d'un monde où tous la voyaient ancrée, où tous la voyaient immobile sous le regard d'un dieu protecteur » (1989, p.58). Dès que les hommes ont pris conscience que la terre n'était ni immobile ni

le centre de l'univers, la représentation qu'ils avaient de l'univers s'en est trouvée bouleversée. « *L'Antiquité et le Moyen Age pensaient surtout [...] en termes de lenteur ou de rapidité parce qu'ils étaient soucieux d'observer la croissance des plantes ou la locomotion des différents vivants, croissance et locomotion qu'il était hors de question de chercher à accélérer jusqu'à leur faire dépasser leurs limites originelles. [...] Quant aux forces naturelles plus ou moins domestiquées par la voile, le mouil à vent ou le moulin à eau, il fallait attendre qu'elles voulussent bien se déclencher pour en utiliser les ressources.* »² L'homme apparaît comme un être passif, dépendant des forces naturelles. Avant le XVII^e siècle, « *seule la flèche donnait l'image d'un mobile mû par une force artificielle et capable d'aller plus vite qu'un cheval au galop ou qu'une feuille emportée par le vent* »³. Le concept de rapidité cède le pas au concept de vitesse dès l'instant où l'homme cesse d'être passif face au mouvement : « *La notion de rapidité naturelle se trouvait donc dépassée puisqu'elle n'avait plus pour limites la force musculaire d'un coursier ni celle de l'archer* »⁴. Le monde antique, « *immobile, à l'image de ses statues et de ses temples s'éloigne alors* » (Tison, 1989), mais lentement. La vitesse s'inscrit dès lors dans un combat entre l'homme et la nature.

La révolution des transports

La révolution des transports précède la révolution des transmissions. En cela, avec la Révolution industrielle, elle influence les modes de vie, les modes de pensée, l'organisation de l'espace et du temps. Car l'homme qui découvre la révolution des transmissions est un homme qui a déjà partiellement découvert la révolution des transports.

Comment l'homme vit-il avant cette révolution des transports ? La marche demeure le moyen de transport privilégié. « *On ne quitte pas le lieu par un mouvement raide, violent, aveugle, on passe rondement d'un repère à l'autre* » (Studeny, 1995, p.19).

Qu'est-ce que le mot "frontière" évoque alors pour les hommes ? « *Autour de l'enveloppe corporelle, base de l'anatomie des distances, s'enroule la loge du villageois [...] près de chez soi, le ventre du village où l'on s'active, à portée de main, de voix. Et puis souvent [...] une zone de transition entre la partie haute et basse du village [...] Vient ensuite, lové autour de cette poche, le ballonnement du territoire familial, rempli par les gestes du travail, l'écho des saluts, l'ombre des rencontres, zone cachetée par les haies, l'orée des bois* » (Studeny, 1995, p.19).

Aujourd'hui, l'espace paraît étroit. L'homme, en dehors de ce territoire balisé, semble peu tourné vers l'extérieur. Peu de routes relient les villages entre eux. Celles qui existent sont régulièrement abimées par les villageois. Les rares voyageurs se plaignent avant tout du mauvais état des routes et des chemins, qui rend les voyages désagréables et exceptionnels. L'homme, à cette époque, semble peu préoccupé par la vitesse.

La rapidité des voitures achetées par la noblesse n'est pas encore un argument de vente. « *L'élégance est, plus que la vitesse, le ressort de l'attelage. La*

voiture marque d'abord les écarts sociaux, assoit les réputations » (Studený, 1995, p.53). Les mentalités évoluent dès cette fin de XVII^e siècle, où « gronde l'appel pressant du lointain : il convie au rejet de l'étreinte du voisinage, invite à dédaigner l'étroite proximité » (Studený, 1995, p.63). Les premières grandes manifestations de la vitesse se retrouvent dans les villes, et en premier lieu à Paris, où, dès le XVIII^e siècle, la vitesse transforme la capitale, tant dans l'espace que dans les modes de vie. C'est la vitesse qui crée les premiers trottoirs à Paris en 1780 puisqu'il faut protéger les piétons. L'apparition de la malle-poste, puis du chemin de fer révolutionnent quant à eux la perception de la vitesse.

Les vitesses moyennes rapidement atteintes au milieu du XIX^e siècle n'augmentent plus de façon aussi brusque par la suite. En 1873, le train le plus rapide, le Londres-Bristol roule à 70 km/h, le Paris-Marseille à 52 km/h et le Paris-Bordeaux à 54 km/h : la géographie s'en trouve ainsi modifiée. L'homme ne raisonne plus en termes de distance kilométrique mais en distance horaire. L'invention de l'automobile, puis de l'avion accentue ce phénomène. Parallèlement à la révolution des transports, la révolution des transmissions de l'information va elle aussi s'appuyer sur l'accélération de la vitesse.

La presse et la vitesse

Pour l'urbaniste Paul Virilio, qui a placé la vitesse au centre de ses recherches, le concept de vitesse est intrinsèquement lié à la création des journaux. « *Signe précoce de ce coup d'État informationnel d'un nouveau genre, les premières gazettes [...] sont appelées en France des "courants". La complexité du terme venu du latin currere*

« le concept de vitesse est intrinsèquement lié à la création des journaux »

indiquant simultanément la rapidité d'un déplacement d'ici à là dans l'espace, mais également ce qui est en cours dans le temps, qui n'est pas achevé au moment où on l'écrit, où on le lit. Et en effet, avant de devenir un périodique, le courant était un journal intime ou encore un compte-rendu de réunions importantes, de voyages lointains, le journal de bord de la navigation » (Virilio, 1993, p.57).

La nouvelle est donc quelque chose qui passe, qui est capté à un moment donné, puis qui poursuit son chemin. Qu'on la publie et elle n'a peut-être déjà plus de sens, soit parce que tout le monde la connaît et l'a déjà oubliée, soit parce qu'une autre nouvelle l'a déjà chassée et rendue caduque. La Première République est née en même temps que le premier télégraphe, le télégraphe optique. « *Après des siècles de monarchie absolue, la Première République est née en trois jours, d'un événement informationnel : l'annonce de la victoire de Valmy, le 20 septembre 1792, et de l'arrêt de l'invasion prussienne. Le 21, la Convention déclarait que la royauté était abolie, et le 22, elle décidait que tous les actes seraient désormais datés de l'an I de la République française. Quelques mois avant [...], le physicien Claude Chappe avait présenté à l'Assemblée législative son projet de télégraphe optique, comme un moyen certain d'établir une correspondance telle que le corps législatif puisse faire parvenir ses*

ordres aux frontières et en recevoir la réponse pendant la durée d'une seule séance » (Virilio, 1993, p.60).

Dès cette époque est présente l'idée selon laquelle la rapidité des correspondances garantit l'unité des territoires. Un ordre rapidement transmis garantit l'ordre public. En temps de guerre, la rapidité des correspondances permet aussi une meilleure coordination des forces armées. Le télégraphe, plus que le cheval (qu'on peut capturer) peut servir à transmettre des informations capitales aux chefs militaires éloignés. « *Barrère, qui rêve de transformer le territoire français en un vaste camp, annonce le 17 août 1794 la transmission par le télégraphe de la nouvelle prise du Quesnoy. Par cette invention, dit-il à l'Assemblée, les distances des lieux s'évanouissent* » (Virilio, 1993, p.60). Les dirigeants politiques ont par conséquent très vite compris l'importance stratégique de la vitesse dans les moyens de transmission, ce qui explique leur volonté de contrôler l'apparition de tout nouveau média.

La perception du monde à travers les médias n'est donc pas en soi un phénomène contemporain. Avec l'invention du télégraphe électrique de Morse en 1837 et les autres progrès technologiques du XIX^e siècle, les journaux prennent une grande place dans la vie quotidienne. La perception du monde n'est donc déjà plus directe, tactile, mais transmise par le média. Les événements sont découpés sous forme de feuillets, quotidiens ou hebdomadaires, dont les durées sont créées par la vitesse.

L'accélération dans le processus de production de l'information s'observe à toutes les échelles. L'invention de machines toujours plus performantes permet l'essor de la presse. « *De l'invention majeure de la presse à vapeur avec ses rouleaux, on passe entre 1866 et 1870 aux rotatives qui ont fonctionné jusqu'à une période récente, et qui permettent d'augmenter encore considérablement la vitesse des tirages des journaux* » (Jeanneney, 1996, p.85). Nous ne sommes qu'au XIX^e siècle, mais dès cette époque, Dickens, surnommé "le romancier de la route", écrit des textes dans une chaise de poste lancée au galop pour supprimer les délais.

Le repli de l'écrit

L'étroitesse des relations entre la vitesse et la presse permet de relativiser les propos de ceux qui, comme Alain Accardo, tout en reconnaissant que « *le journalisme d'information a toujours été marqué par l'impérieuse nécessité d'aller vite* », affirment que « *l'hégémonie de l'audiovisuel a grandement changé les habitudes* », que ce sont les médias audiovisuels qui ont nui à la rigueur de l'information (Accardo, 1995, p.28). Tous les moyens permettant de gagner de la vitesse ont toujours été exploités par les médias, y compris les moyens naturels. En 1835, Charles Havas, qui fonde la première agence de presse, utilise des pigeons pour transporter les cours de la bourse de Londres (Jeanneney, 1996, p.101). En 1851, Paul Julius Reuter « *entre dans le monde de l'information grâce à ses talents de colombophile* » et élève des ramiers qui transmettent les cours de la bourse entre

Bruxelles et Aix-la-Chapelle⁵. Dans les années 1960, c'est d'ailleurs la vitesse de la transmission des informations financières, grâce à l'apparition de l'informatique, qui permet à Reuter de sortir de l'endettement dû au manque de rentabilité des informations générales.

Les médias audiovisuels, qui volent la vedette aux journaux, ne font qu'accroître un phénomène présent dès le début de l'histoire des médias. Virilio constate que deux événements marquent le repli de l'écrit, qui devient trop lent : « *Au cours des années 1920, la diffusion des bandes d'actualité était devenue l'un des éléments du programme habituel des cinémas. Un cinéma d'actualité qui demeurait toutefois paralysé par les longs délais nécessaires au montage et à la présentation des films. Cette perte de vitesse laissait donc encore l'avantage à la presse écrite qui restera first with the news jusqu'à ce que la TSF (télégraphie sans fil), d'abord réservée à des militaires, ne devienne à son tour un mass média.* » (Virilio, 1993, p.69). La radio rend l'événement communicable dès l'instant où il se produit. Pierre Schaeffer résume cette révolution en une formule : « *Le cinéma peut dire "j'y étais", la radio dit "j'y suis". L'indicatif présent est un mode qui lui appartient en propre.* » (Schaeffer, 1970). La télévision accentue encore ce phénomène.

La presse devient ainsi le média de la lenteur, et doit inventer des procédés de distribution pour gagner du temps. Grâce au système de portage à domicile, la PQR (presse quotidienne régionale) est distribuée à ses lecteurs tôt le matin. Plus récemment, la presse nationale quotidienne a adopté ce système pour lutter à armes égales avec la PQR. Le groupe Amaury, qui possède Le Parisien, a investi 70 millions dans le portage, et compte aujourd'hui 100 000 abonnés, dont 20% ne lisaient auparavant aucun journal⁶. Les journaux sont ainsi livrés plus rapidement qu'avec un système classique d'abonnement par voie postale.

L'avènement de l'information en temps réel

Même si la presse tente de rivaliser de vitesse avec les médias audiovisuels, seules la radio et la télévision peuvent présenter des événements en direct. Pour Ignacio Ramonet, si l'information, aujourd'hui, se caractérise par son abondance et par le fait qu'elle est devenue une marchandise, vite périssable, sa qualité dépend aussi intrinsèquement de sa vitesse, notamment avec l'utilisation du direct (Ramonet, 1998, *Les Cahiers du journalisme* n°4, p.143).

Avec ces évolutions techniques, il devient évident que « la durée est aussi naturellement ennemie des médias que l'eau de l'incendie » (Virilio, 1993, p.75). Le direct marque la victoire des médias sur les délais de fabrication et de diffusion, retardant la livraison de l'information.

L'avènement du direct n'est pas sans conséquences sur la fiabilité des informations. Pour Dominique Wolton, « *le premier paradoxe est la réduction de toutes les échelles de temps à celle de l'événement. C'est l'impérialisme du news, de l'instant, du direct. (...) La domination d'un modèle de l'information marqué par l'urgence et l'événement a nécessairement un impact très lourd sur toute la conception de*

l'information. (...) Il y a nécessairement une contradiction entre la rapidité de l'information, la simplification qui en résulte et la complexité de l'histoire et des problèmes de société. » (Hermès, n°10, p.97-98) Plus personne n'ignore aujourd'hui que la recherche de l'information spectaculaire va de pair avec le culte voué au direct. Les conséquences du direct et du traitement à chaud des événements sont redoutables pour les individus filmés, en particulier pour ceux qui ont tendance à être stigmatisés comme par exemple les habitants des banlieues (Champagne, 1996) et ceux qui sont impliqués dans des faits divers⁷.

Plus radicalement, le reportage en direct peut se suffire à lui-même et ne contenir aucune information. La vacuité des séquences filmées en direct a même conduit Serge Daney, l'ancien critique télé de *Libération*, à établir, pendant la guerre du Golfe, une distinction entre "l'information" et "l'actualité" (forme de reportage où il n'y a aucune information, sinon le fait que la « *télé y est allée* », qu'on est « *en direct* ») (Daney, 1991). Ce phénomène n'est pas propre à la télévision, il touche aussi la radio. Pierre Schaeffer exprime ainsi son sentiment vis-à-vis du direct : « *J'irai même jusqu'à dire que ce n'est pas ce qui se passe qui nous intéresse, mais le fait nu qu'il se passe quelque chose* » (Schaeffer, 1970).

La quête du direct, « *drogue de mauvaise qualité* » (Daney, 1991), est devenue omniprésente. Les chaînes de radio et de télévision se livrent une concurrence rude pour diffuser des scoops. Aux États-Unis, en 1996, deux chaînes d'information en continu, Fox News et MSNBC, sont apparues pour lutter contre CNN : Fox News, créée par Rupert Murdoch, est fière d'avoir annoncé avec quelques minutes d'avance la mort de la princesse Diana.⁸ Certaines chaînes américaines retransmettent des arrestations en direct, ce qui provoque une confusion entre les images de fiction et les images réelles. En France, la chaîne privée La Cinq, qui a cessé d'émettre, avait choisi de retransmettre des événements en direct pendant de longues heures (la Révolution roumaine, la guerre du Golfe). LCI, la seule chaîne d'information en continu, a gagné en notoriété avec la retransmission de la prise d'otages de l'aéroport de Marseille en décembre 1994.

À la radio comme à la télé, et surtout pour les stations et les chaînes d'information en continu (France Info, LCI), le direct, dispositif efficace quand les événements sont prévisibles (inscrits dans l'agenda médiatique, comme les "marronniers"), est toujours perfectible quand l'événement survient de façon arbitraire et défie le journaliste dans sa vitesse de réaction. Car il est rare que le journaliste se retrouve dans la position de celui incarné par Dustin Hoffman dans le film de Costa Gavras, *Mad City* (1998), c'est-à-dire dans les toilettes d'un musée alors qu'un homme vient de prendre en otages des enfants et leur institutrice, et muni d'un petit émetteur qui lui permet de commenter en temps réel l'événement sur une chaîne de télévision. Cette manière d'exercer le journalisme renvoie à la notion de performance sportive qui n'a que très peu à

***« le reportage en direct
peut se suffire à lui-même
et ne contenir aucune information »***

voir avec la recherche de la vérité. « *La vérité (...) est rétive à toute immédiateté. Elle exige recul, patience, recoupements, interprétation, mémoire. À ses yeux, la première impression est rarement la bonne. Mieux encore, la première impression qui échappe au crible de la raison critique n'a strictement aucun sens* » (Guillebaud, 1996, p.17).

À la télévision, pour les reportages qui ne sont pas réalisés en direct, le remplacement de l'image-film par l'image en vidéo a déjà considérablement réduit les délais (plus de développement, un montage plus souple). Cependant, l'envoi d'un journaliste sur le lieu de reportage et surtout son retour à la rédaction prennent toujours trop de temps aux yeux des directeurs de rédaction. Gilles Balbastre, ancien journaliste-reporter d'images, remarque que « *des trois moyens d'informer, l'écrit, la radio, la télévision, le média télé est le plus contraignant techniquement. Il est nécessaire pour nous [les journalistes] de revenir sans cesse dans nos studios, parfois distants de dizaines ou de centaines de kilomètres du lieu de reportage pour pouvoir monter le sujet et le diffuser. Un journaliste de presse ou de radio peut envoyer son papier ou son "bob" par téléphone depuis le lieu où il se trouve* » (Balbastre, 1995, p.77). À moins de multiplier les correspondants locaux (ce qui pourrait être un des éléments du projet de la chaîne en information continue de Canal+), on peut difficilement réduire le premier délai. En revanche, avec l'apport des nouvelles technologies, le journaliste pourra bientôt monter son sujet sur le lieu même du reportage, et l'envoyer au siège pour une diffusion toujours plus rapide. Le phénomène qui consiste à vouloir supprimer tout délai peut ainsi se conjuguer à celui qui vise à accroître la productivité au sein des rédactions, et on peut craindre que le journaliste télévisé de demain soit celui qui part seul en reportage, qui tout à la fois tourne l'image, prend le son, pose les questions, assure le montage, et transmet le reportage dans les plus brefs délais. Quel temps lui restera-t-il pour penser son sujet ?

Il ne faut pas a priori condamner les apports des nouvelles technologies dans le domaine de l'information. L'invention du Nagra, dans les années 1950, a permis aux journalistes de radio de s'affranchir des camions-sons pour réaliser des reportages à l'extérieur. Mais en matière télévisuelle, force est de constater que le raccourcissement des délais n'aboutit pas forcément à des reportages "intelligents". Pour les rubriques télévisées consacrées à l'étranger, les rédactions utilisent de plus en plus fréquemment des images livrées par satellite par des agences indépendantes, commentées depuis le siège de la rédaction. Si elles ont le mérite d'être rapidement diffusées (et moins coûteuses que celles tournées par une équipe d'envoyés spéciaux), ces images ne peuvent pas être authentifiées et les personnes filmées ne sont pas toujours identifiables, ce qui réduit la fonction de ces images à une fonction d'illustration. Pour les autres sujets, la volonté de diffuser rapidement une image ne va pas forcément de pair avec une réflexion en amont. Or, pour Dominique Wolton, la vitesse constitue un danger pour la démocratie pour laquelle « *seule la durée [...] permet de trouver peu à peu ses*

marques » (Wolton 1991). Michel Samson, dans un article intitulé "Saint Bernard Tapie, maître du temps", illustre très bien cette théorie. Analysant le succès de Bernard Tapie dans les médias, Samson écrit que « *Tapie travaille dans le temps réel de notre époque, le temps de l'actualité télévisée ; ce qui est dit mercredi est effacé par ce qui est dit samedi [...] car l'art de Tapie est celui d'une gestion très contemporaine du temps : cet homme sait oublier [...] Il gomme les repères de ce chaos temporel, toujours il renaît. Quelle vérité émergera finalement de cette contradiction entre les temps ? La crise actuelle du politique gît précisément dans l'incapacité des responsables politiques à gérer le temps de la démocratie et des structures intermédiaires (lent, pénible, contradictoire, arbitral) en même temps que celui du direct, de la réponse du tac au tac. Jusqu'à aujourd'hui, les responsables ont renoncé à se battre contre le temps du direct.* »⁹

Cependant, grâce aux banques de données audiovisuelles, les journalistes pourront peut-être utiliser les images d'archives pour mieux mettre en perspective un événement. Karl Zéro, qui présente l'émission *Le Vrai Journal* sur Canal+, commence chaque numéro par des images d'archives d'hommes politiques tournées quand ils étaient jeunes. On peut imaginer que dans un journal télévisé de demain, les journalistes contrediront les hommes politiques invités sur le plateau avec des images d'archives les montrant tenant des propos différents des propos tenus en direct.

Internet et la vitesse

Internet, dernier né des médias, est souvent présenté comme le média de la vitesse, « *disponible 24 heures sur 24, sans frontières géographiques [qui] offre la possibilité de faire le tour de la planète en quelques secondes et de l'utiliser sans autre limites que celle de notre imagination* » (Ettighoeffler, Blanc, 1998, p.138). Internet bouscule les médias traditionnels, qualifiés de « *dinosaures* » (Schneidermann, 1997), notamment en ce qui concerne la révélation de scoops. Mais Internet est-il une source d'information rapide pour les journalistes ?

Internet donne des informations encore plus rapidement que la télévision, ce qui relance le débat sur la fiabilité des informations diffusées. Grâce à lui, en matière de vitesse, la presse écrite s'est déjà vengée de la radio et de la télévision en proposant des scoops sur ses sites en lignes. On se souvient de celui du *Dallas Morning News* le 28 février 1997 à 15h15, révélant les aveux de l'auteur de l'attentat d'Oklahoma City. Le quotidien, craignant que la radio et la télévision ne diffusent l'information avant lui, a préféré mettre l'information sur le site en ligne plutôt qu'attendre de publier l'information dans l'édition du lendemain.

Un autre événement fera date dans l'histoire des relations entre Internet et les médias traditionnels : "Le Monica Gates", du nom de cette jeune femme qui a eu une relation sexuelle "inconvenante" avec le président Clinton. Le scandale devait être révélé par le journal *Newsweek* qui attendait d'être sûr de ses informations pour les publier. Pas de chance, Matt Drudge, amateur de potins, ayant eu vent de ce scandale, publie le scoop sur son site, et affirme que *Newsweek*

pratique la censure. Le journal n'attend pas la sortie de son prochain numéro et publie les informations sur son site. Durant cette tempête médiatique qui va peut-être conduire à la destitution du président Clinton, un autre dérapage se produit : Le *Dallas Morning News* (encore lui !) affirme, sur son site web, qu'un agent secret de la Maison Blanche a aperçu Bill Clinton et Monica dans une position compromettante. L'information est reprise dans le monde entier. Las, le *Dallas* dément très vite l'information. Ce dérapage montre bien combien les

« les courses de vitesse dans la chasse aux scoops sont vaines et périlleuses » courses de vitesse dans la chasse aux scoops sont vaines et périlleuses. Il vient une nouvelle fois prouver que la vitesse ne va pas forcément de pair avec la vérité.

Plus récemment, Internet a continué à jouer un rôle moteur dans cette affaire. Deux documents importants [*de cette affaire*] ont été diffusés sur la Toile : le rapport Starr, du nom du procureur, chargé de l'enquête sur Bill Clinton, remis au Congrès, et la déposition en vidéo du président américain. Les médias traditionnels ont eux aussi repris ces documents. En France, un grand nombre de traducteurs, embauchés par la plupart des quotidiens, ont ainsi travaillé pendant des heures d'affilée pour que le rapport soit dans les kiosques le plus vite possible. L'anecdote peut amuser, mais elle révèle surtout les difficultés des médias traditionnels à s'adapter à l'immédiateté d'Internet. De la même façon, CNN a diffusé la déposition de Bill Clinton. C'est comme s'il n'y avait plus de choix rédactionnels, plus d'interrogations sur la pertinence de diffuser telle ou telle information. Informer vite ... et bien ?

Un autre débat, plus technique, oppose ceux qui pensent qu'Internet est un média permettant aux journalistes d'effectuer des recherches rapidement, et ceux qui dénoncent, au contraire, sa lenteur, tant sur le plan technique qu'à propos du système de recherche d'informations mis en place. Pour obtenir des informations institutionnelles (un texte officiel, des données sur une entreprise ou sur une administration), Internet est un outil efficace. En revanche, dès l'instant où le journaliste souhaite utiliser les moteurs de recherche, plusieurs problèmes peuvent retarder la collecte des informations.

Premier cas : le moteur de recherche présente au journaliste plusieurs milliers de sites à partir du mot-clef choisi. C'est ce qui s'est produit pour la recherche, réalisée pour cet article, à partir du mot "vitesse". Vers quels sites se diriger ? Vers le site du fournisseur d'accès, NetCulture, qui propose comme solution à ses clients un « engagement Vitesse d'Accès » pour lutter contre la lenteur d'Internet ? Vers le site Speedx2, exclusivement consacré à la vitesse, qui rassure l'internaute pressé : « *Il est temps de mettre fin aux préjugés des animations lentes et lourdes sur le Web. Le Web a gagné en vitesse grâce à une panoplie de nouvelles technologies. Shockwave Flash en est une ?* » Vers les constructeurs automobiles, qui vantent la vitesse de leurs véhicules ? Pour notre part, une heure de recherche sur Internet n'a permis de collecter que ces quelques informations. Si l'on compare cette recherche infructueuse à celle effectuée en bibliothèque (qui nous

a pris le même temps), qui nous a renvoyé à des ouvrages pertinents, on peut conclure qu'Internet ne nous a été d'aucun secours. Sur Internet, la saturation d'informations (pour la plupart inutiles) guette donc le journaliste.

Deuxième cas : le moteur de recherche indique un petit nombre de sites à partir du mot-clef choisi, dont certains sont intéressants. Par exemple, le journaliste qui enquête sur les manifestations prévues pour l'an 2000 peut trouver un site consacré à ce thème. Mais un autre danger guette : la dispersion. Car sur ce site très utile pour son article, des liens hypertextes l'invitent à cliquer pour rejoindre un autre site sur l'an 2000 qui n'était pas répertorié par le moteur de recherche. La curiosité pousse le journaliste à se rendre sur ce site, qui peut être riche d'informations ou décevant. La recherche, par définition, est sans fin, puisqu'Internet est un espace illimité, sans frontières. Circonscrire la recherche est l'exercice le plus périlleux pour le journaliste. Il faut rapidement savoir si Internet sera utile ou pas.¹⁰

L'obtention rapide d'informations sur Internet n'est donc pas garantie. Dans ce contexte, et pour une utilisation efficace du réseau, le rôle des documentalistes dans les salles de rédaction devrait être renforcé.

Conclusion : le journaliste stochastique

Les interrogations liées à la vitesse dépassent le strict cadre des médias. La recherche de la vitesse touche toutes les composantes de la société, et on peut craindre que les journalistes n'échappent pas à ce phénomène. Dans leur ouvrage *Le syndrome de Chronos*, Ettighoffer et Blanc font le point sur l'influence des nouvelles technologies. S'appuyant sur des études récentes, ils aboutissent à un constat inquiétant : d'abord, on observe des phénomènes de dépendance aux nouvelles technologies ; ensuite, on assiste à la prise du pouvoir du calcul (« *un excès de géométrie* ») sur le langage. Les nouvelles technologies conduiraient à une vision binaire de l'existence (blanc/noir, réussite/échec), à une déshumanisation et à une déréalisation, à partir du moment où l'ordinateur établit une frontière entre le réel et le virtuel. L'homme qui utilise les nouvelles technologies devient ainsi un homme stochastique (relevant du hasard, des probabilités), qui perd les repères essentiels de temps et d'espace. Encore plus gravement atteint que *L'homme pressé* de Paul Morand, de la première moitié du siècle, l'homme stochastique est « *branché sur les réseaux électroniques, [...] vidé de son sens, soumis aux pures sensations de l'immédiateté, qui lui sert désormais de stimulus artificiel dont il a du mal à se passer. Hier, sa journée était conditionnée par le courrier, aujourd'hui, elle l'est par le téléphone, par les gens qui font irruption dans son bureau toujours ouvert. Ses sens sont surstimulés, son esprit survolté, son langage hâché, comme ses phrases qu'il ne finit jamais : il surfe.* » (p.131)

Le journaliste de demain pourra-t-il encore utiliser sa réflexion pour transmettre l'information ? La chasse aux scoops continuera-t-elle d'être une pratique sujette à admiration, au détriment d'un journalisme approfondi, plus

proche de la vérité, plus soucieux de la complexité des faits ? La vitesse sera-t-elle encore l'exigence principale des rédactions en chef ? Des réponses à ces questions dépendent les pratiques du journalisme de demain ■

Notes

- (1) Voir la synthèse établie par Thierry Watine et Michel Beauchamp dans Les Cahiers du journalisme n°2, décembre 1996, p.34
- (2) Jean Brun, "Ivresse et tristesse de la vitesse", Corps Ecrit n°24, p.33 (ce numéro est entièrement consacré à la vitesse)
- (3) Ibid, p.34
- (4) Ibid, p.35
- (5) Le Monde du 9 avril 1998
- (6) Le Monde du 25 juin 1998
- (7) En ce qui concerne les conséquences du direct sur le traitement des faits divers, lire l'ouvrage de Béatrice Casanova et Laurence Dreyfus, Chronique d'une prise d'otages, Flammarion, Paris, 1997.
- (8) L'expansion n°562, décembre 1997
- (9) Libération du 27 mars 1995
- (10) Pour éviter un mauvais procès aux moteurs de recherche, précisons que ceux-ci tendent à se perfectionner. Nous renvoyons l'internaute au moteur "Hotbot" ou le ciblage de la recherche est plus élaboré.

Bibliographie

Livres :

- BALBASTRE, G. (1995), (avec A. ACCARDO, G. ABOU, D. MARINE) Journalistes au quotidien, Le Mascaret, Bordeaux
- DANEY, S. (1991), Devant la recrudescence des vols de sacs à main, Aléas Editeur, Lyon
- ETTIGHOEFFER, D., BLANC, G. (1998), Le syndrome de Chronos, Dunod, Paris
- GUILLEBAUD, J-C. (1996), Ecoutez voir, Arléa, Paris
- JEANNENEY, J-N., (1996), Une histoire des médias, Seuil, Paris
- SCHAEFFER, P. (1970), Machines à communiquer, Seuil, Paris
- STUDENY, C. (1995), L'invention de la vitesse, Gallimard, Paris
- TISON, C. (1989), L'ère du vite, Balland, Paris
- VIRILIO, P. (1993), L'art du Moteur, Galilée, Paris
- VIRILIO, P. (1998), La bombe informatique, Galilée, Paris

Articles de presse :

- Daniel Schneidermann, "Monica, les dinosaures et les papillons" ; Le Monde supplément radio-télévision-multimédia du 1er et 2 février 1997, p.39
- Dominique Wolton, "Les contradictions de l'espace public", Hermès n°10, p.95